

Theology on the Web.org.uk

Making Biblical Scholarship Accessible

This document was supplied for free educational purposes. Unless it is in the public domain, it may not be sold for profit or hosted on a webserver without the permission of the copyright holder.

If you find it of help to you and would like to support the ministry of Theology on the Web, please consider using the links below:



Buy me a coffee

<https://www.buymeacoffee.com/theology>



PATREON

<https://patreon.com/theologyontheweb>

[PayPal](#)

<https://paypal.me/robbradshaw>

A table of contents for *The Evangelical Quarterly* can be found here:

https://biblicalstudies.org.uk/articles_evangelical_quarterly.php

QU'EN EST-IL DU PROTESTANTISME EN ESPAGNE ?

BIEN que l'atroce guerre civile d'Espagne semble avoir suscité, jusque dans nos milieux chrétiens, plus d'appréhensions égoïstes que de compassion réelle, nous osons pourtant escompter qu'il se trouvera des croyants conscients de leur haute responsabilité. Non seulement, émus par cette détresse voisine, nous devons être prêts à l'aide immédiate, mais, si nous avons compris notre devoir missionnaire vis-à-vis de ce pays limitrophe, les événements sanglants qui s'y déroulent posent devant nous un point d'interrogation direct et poignant. Si nos églises avaient été plus vivantes, si nos bouches avaient parlé de l'abondance du coeur, —d'un coeur plus réceptif à la grâce divine—peut-être que le protestantisme en Espagne eut été différent. Il n'aurait probablement pas empêché la guerre civile, mais certainement nos consciences seraient moins chargées.

Par le moyen de la tragédie espagnole, Dieu n'aurait-il pas voulu attirer notre regard sur ce pays trop négligé ? nous faire comprendre qu'il ne suffira pas de reconstruire les villes écroulées, mais qu'une tout autre édification s'impose, celle que crée la Parole de Dieu partout où elle est annoncée nettement ? Sans doute faut-il se garder de reconnaître d'une manière trop simpliste la volonté de Dieu dans cette guerre fratricide, ni de parler trop hâtivement d'une juste punition du ciel. Celui qui croit de toute son âme à l'immuable souveraineté de Dieu et à sa toute-puissance s'exerçant dans chacun des événements quotidiens, respectera Ses desseins cachés. Soit dans l'épisode de l'aveuglement (Jean ix), soit dans ceux des Galiléens massacrés et de l'effondrement de la tour de Siloé, causant la mort de dix-huit personnes (Luc xiii), Jésus ne permet pas qu'on attribue la cause de ces souffrances aux péchés de ceux qui en furent les victimes. Il en dégage, au contraire, un appel à la repentance : " Si vous ne vous repentez, vous périrez tous également."

Monsieur le Professeur Lecerf m'a demandé de retracer ici l'évolution du protestantisme en Espagne. Je ne suis pas historien et puis me tromper dans mes appréciations. Mais, ayant exercé le ministère pastoral pendant quatre ans dans ce pays, et assisté aux deux premiers mois de guerre civile, j'ai été

mêlé à la vie de ce peuple et ai pu me rendre compte de sa détresse spirituelle. Il faut connaître pour comprendre et comprendre pour aimer. Dieu ne nous demande pas des effusions romantiques, comme l'Espagne en a toujours suscité partout, mais un amour précis, prêt à l'intercession fidèle et aux sacrifices. C'est pour faire connaître, dans la mesure du possible, la situation actuelle de nos frères espagnols que je tenterai d'esquisser leur histoire. Elle est simple et pauvre. Comme telle, elle constitue un appel pressant.

Supposant connues les grandes lignes de l'histoire ibérique, nous nous bornerons au protestantisme espagnol, en ébauchant le caractère du catholicisme sur lequel il se profile. L'Espagne joue, on le sait, un rôle capital dans l'histoire de la "contre-réformation". Déjà, avant le seizième siècle, on note un renouveau spirituel, dû au cardinal Ximénez (mort en 1517). Les "rois catholiques", Ferdinand d'Aragon et Isabelle de Castille, vainqueurs du royaume maure de Grenade, instaurèrent le catholicisme officiel, assez indépendant de Rome. (Concordat de 1482.) L'Inquisition, ranimée en 1481, sévit sous Pierre Arbués et Torquemada contre Juifs et Maures, contre toutes sortes d'illuminés et de sorciers, avant de s'attaquer aux "luthériens".

Fait curieux : l'humanisme, parce qu'il revêt des formes théologiques, s'infiltré ainsi sans trop de difficulté. Les universités de Salamanque et d'Alcalà brillent d'un éclat très vif (cette dernière publie, sous les auspices du cardinal Ximénez la fameuse *Polyglotta Complutensis* entre 1502 et 1517, de sorte qu'elle paraît juste après le *Novum Instrumentum* d'Erasmus). Erasme, dont l'*Eloge de la Folie* et les *Colloques* sont traduits en espagnol, jouit à l'ombre de l'amitié protectrice des grands-inquisiteurs Fonseca et Manrique d'une réputation étonnante. Les protestations des Franciscains, alarmés de ses satires, se brisèrent longtemps contre la faveur officielle, dont jouit le grand humaniste. Il suscita des disciples, dont les plus connus sont Alonso et Juan de Valdés. Quoiqu'on en ait dit, aucun d'entre eux ne fut strictement protestant, bien moins encore réformateur.

La Réformation proprement dite pénétra aussi en Espagne. Les écrits de Luther y furent introduits dès 1519. On a cependant eu tendance à exagérer la portée de ce mouvement. Longtemps on a parlé d'une réformation très étendue, semblable à

celle qui envahit la France. Elle aurait succombé héroïquement sous les violences perfides de l'Inquisition. Or une étude minutieuse d'E. Schäfer (*Beiträge zur Geschichte des spanischen Protestantismus und der Inquisition im 16 Jahrhundert*, 2t., 1902) a établi que cette opinion communément admise est erronée. En compulsant toutes les archives de l'Inquisition dans la période de 1550-1600, Schäfer ne découvre en tout que 325 cas de "luthériens" examinés par les tribunaux. Ce chiffre est minime, surtout si l'on considère que l'Inquisition aux yeux de lynx devait plutôt exagérer en plus qu'en moins, et si on fait la part des fausses dénonciations. On se trouve donc en présence d'un petit mouvement qui fut promptement réprimé. Seules, Séville et Valladolid connurent des groupements de quelque importance (près de Séville tout le couvent de San Isidoro del Campo adhéra au luthéranisme ; à Valladolid, siège de la cour royale, le chanoine Cazalla dirigea des réunions). Certains martyrs furent inébranlables, certes ; mais beaucoup, et parmi eux Cazalla, faiblirent.

D'une façon générale, on peut dire que le "luthéranisme", s'il attira d'abord nettement l'attention (ce qui ne surprend pas dans un pays si cultivé, à l'époque), n'eut d'emprise durable que sur une petite élite de nobles et de religieux. Il se heurta à l'indifférence des classes aisées, trop traditionnelles et trop nationalistes, et ne pénétra pas parmi le peuple. Dans les pays où l'oppression sévit contre les protestants (en France, en Italie, par exemple), ce ne fut pas l'élite des cours qui tint le coup, mais plutôt le menu peuple, gagné à la Réforme (les Camisards des Cévennes, les Vaudois du Piémont). L'explication dernière de l'échec auquel aboutit la Réforme en Espagne n'est pas transparente. Peu importent les chiffres et les quantités ; avec moins encore de partisans la Réformation aurait pu résister à toutes les persécutions, et celles-ci n'auraient fait que l'attiser. Il n'y eut pas de Réformateur ni de littérature réformée qui aient laissé un souvenir persistant. Il semble que le départ nécessaire entre la Réformation et l'humanisme n'ait pas été fait. *l'Institution* de Calvin fut traduite en espagnol, mais, à notre connaissance, presque aussitôt saisie. Ce qui est certain, c'est qu'aucun mouvement de Réforme bien défini ne s'est formé. On sait que la Réformation ne dépend pas de l'intensité de la vie spirituelle d'un peuple. En Espagne et à cette époque, le catholicisme officiel n'avait pas écrasé toute vie chrétienne

profonde. Il n'y eut pas que les Jésuites (dont le mouvement, à ses origines, fut d'ailleurs d'une ferveur incontestable) et que des scolastiques comme Suarez et Melchior Cano ; d'autres, une Sainte Thérèse de Jésus, un Saint Jean de la Croix, furent de véritables initiateurs à la vie mystique. En outre, il y eut par ci par là des groupes d'illuminés. (Il est difficile de juger si le bas peuple fut réellement religieux.)

Du 16^e au 19^e siècle, il ne se passe rien pour l'historien. Le catholicisme, toujours aussi officiel et imposant, surplombe un abîme qui se creuse de plus en plus. Devant l'indifférence croissante du peuple, il se lance dans la politique et essaie d'agir par pression extérieure. Mais le catholicisme n'aboutira guère qu'aux démêlés carlistes, qui durent jusqu'à nos jours.

Le 19^e siècle apporte à l'Espagne ce qu'on a appelé la "deuxième réformation". Il semble exister sur cette deuxième réformation une confusion encore plus grande que sur la première. On s'en tient en général à une littérature composée presque exclusivement de brochures de propagande frisant le panégyrique et de rapports de missions plus ou moins exacts et optimistes. Mais, voyons succinctement les faits : en 1836, un Anglais, Georges Borrow, envoyé par la Société Biblique Britannique et Etrangère, vient colporter la Bible en Espagne. (Son fameux livre, parfois bien curieux, *The Bible in Spain*, a été traduit en espagnol par l'actuel président Manuel Azana.) Entre 1847 et 65, Luis de Usoz, homme d'une valeur réelle, fait imprimer en secret une vingtaine d'oeuvres espagnoles ayant trait à la Réforme. Mais c'est surtout Francisco Ruet, avec ses élèves Alhama, Carrasco et Matamoros, qui donne une impulsion active au protestantisme. De petits noyaux se forment à Malaga, à Barcelone, à Séville, à Grenade. (Le sort de Matamoros émeut l'Europe ; condamné à 9 ans de galère, il voit, grâce à de hautes interventions étrangères, sa peine commuée en exil, et meurt tuberculeux en Suisse.) C'est après la proclamation de la première République en 1868 que le protestantisme prend quelque essor. Cabrera dirige une oeuvre à Madrid. L'étranger s'occupe de l'Espagne : une société allemande envoie Fritz Fliedner à Madrid ; il fonde un gymnase, le Porvenir, et une école de théologie ; son oeuvre s'étend dans quelques villages. Toute une série de congrégations ou de sectes anglaises et américaines s'introduisent par la porte entrebâillée. Cette première république n'est du reste qu'éphémère. La constitution royale de 1875 accorde bien la tolérance

au protestantisme comme aux autres religions, mais en défend par le paragraphe 11 toute manifestation extérieure, ce qui donne lieu à des répressions et à des vexations sans nombre. Une partie des églises protestantes forma en 1886 une Fédération (Iglesia Evangélica Española); les églises presbytériennes et méthodistes s'y rattachent aujourd'hui; il y a en outre l'Eglise "réformée" (anglicane espagnole), l'Union des Eglises baptistes, les groupes de "Frères" plymouthistes, sans parler d'une nuée de sectes, pentecôtistes, adventistes, russelliens, etc. Parmi les missions étrangères qui s'occupent de l'évangélisation de l'Espagne, il faut nommer, outre l'œuvre des Fliedner, la Mission française en Haut-Aragon, l'"American Board", etc. L'Union Chrétienne des Jeunes Gens est aussi représentée. Elle est particulièrement active à Barcelone. Malgré toutes ces œuvres, le protestantisme espagnol reste numériquement très faible; les chiffres fournis oscillent entre 7,000 et 20,000 protestants, ce qui ne représente pas un pour mille de la population totale.

Les protestants, ayant été assez durement traités par le gouvernement ultra-montain et par les Jésuites, souhaitèrent ardemment l'avènement de la république. Ils en attendaient trop. La liberté religieuse proclamée après la fuite du roi en 1931 fut certes un bienfait, mais elle n'eut pas d'effet stimulant sur le peuple espagnol, qui déserta les sanctuaires catholiques sans entrer dans les temples protestants. Quelques manifestations de propagande protestante, de caractère anticlérical prononcé, n'eurent que des succès éphémères, comme elles le méritaient.

Avant la guerre civile, le protestantisme espagnol se trouvait dans un état de stagnation. La revue *Espana Evangelica*, dont j'ai suivi pendant quatre ans la publication était d'un niveau médiocre. Des difficultés financières fondirent de toutes parts sur les églises espagnoles (difficultés pour les devises allemandes; abandon de quelques œuvres par l'American Board, etc.). Certes, il y eut des efforts individuels remarquables, mais dans l'ensemble, peu de progrès.

Au point de vue théologique, il est difficile de porter un jugement sur le protestantisme espagnol. La revue unique, l'*Espana Evangelica* montre toute une gamme de nuances, depuis des articles d'édification piétiste jusqu'à des articles nettement humanistes (ceux en particulier du Dr. Orts Gonzalez, ancien supérieur franciscain, prônant Erasme). L'Ecole de Théologie

de Madrid accomplit un travail utile, sans pouvoir toutefois être placée au niveau d'une faculté de théologie universitaire. La littérature est pauvre ; on a fait cependant deux essais de catéchisme populaire : la brochure *Hacia Cristo* (Vers Christ), de C. Gutierrez-Marin, et celle, meilleure, de son frère Manuel Gutierrez-Marin : *La fé que vence* (La foi qui triomphe).

Il semble que le protestantisme importé au 19e siècle, avec toute sa variété, reflète la faiblesse intérieure de cette époque. Un mélange de piétisme allemand et de révilisme anglo-saxon d'une part, de l'autre, un libéralisme mal défini (quand, d'ailleurs, le libéralisme s'est-il bien défini ?), allié trop étroitement aux tendances libérales de la politique, semble le caractériser. Il faut sans doute rechercher de ce côté les causes de l'insuccès telles qu'elles apparaissent au regard de l'homme. Il serait faux, en effet, de se borner à reconnaître des conditions historiques, ethnologiques et psychologiques, comme on le fait trop souvent. Le message absolu de Dieu n'est pas plus proche de telle race que de telle autre ; il heurte l'homme naturel sous toutes les latitudes, mais s'en empare irrésistiblement, là où la prédication fidèle de la Parole est accompagnée, par la volonté de Dieu, des manifestations de son Esprit tout-puissant.

Il y a deux ans, un ancien franciscain vint me trouver ; il avait été professeur d'histoire et secrétaire régional de l'Ordre. Sans vouloir se prononcer pour le protestantisme, il me demanda néanmoins des leçons particulières . . . sur Calvin. Nous passâmes de longues heures à méditer sur l'*Institution*, le Catéchisme, les Commentaires et surtout sur la Bible. L'ex-franciscain eut assez de peine à abandonner le souci de la liberté humaine, mais il finit par être subjugué par la préoccupation exclusive de la gloire et de l'absolue souveraineté de Dieu chez Calvin. Cet ancien moine est devenu un des plus actifs membres de notre Eglise. Et je pourrais parler d'études bibliques à l'Union Chrétienne et d'un cercle d'études théologiques, où nous essayâmes de dégager le message précis de l'Évangile pour le faire entendre en Espagne.

La guerre civile, implacable, est venue et nous a dispersés. Beaucoup d'oeuvres protestantes se trouvent arrêtées ou compromises. Il nous est impossible de prévoir l'avenir, mais une chose est certaine, *nous n'avons pas le droit* de nous désintéresser de l'Espagne douloureuse. Laissons les problèmes d'intervention politique passionner l'Europe entière. Ce qui nous concerne,

nous, personnellement, c'est la détresse spirituelle de ce peuple. Ainsi que notre bref exposé a tenté de le démontrer, cette détresse remonte loin dans le passé, mais c'est aujourd'hui, aujourd'hui même, que particulièrement émouvante, elle s'impose à nous, elle nous frappe en plein visage.

CHARLES BRUTSCH.

Paris.